

L'Abelle de la Nouvelle-Orléans

NEW ORLEANS ICE PUBLISHING CO., LIMITED

HUGUES J. DE LA VERGNE PRÉSIDENT

MAURICE LAFARGUE Directeur-Gérant

GEO. P. KAUFMANN Vice-Président

Phone Main 3487

Bureaux: 323 Rue de Chartres entre Conti et Bienville

Entered at the Post Office of New Orleans as Second Class Matter

Pour les petites annonces de demandes, ventes, locations, etc., qui se paient au prix réduit de 4 sous la ligne, voir une autre page du journal.

L'Abelle est en vente au kiosque de journaux du "Times Square Building," à New-York.

TEMPERATURE.

Thermomètre de E. Claudel, Opticien, Successeur de E. & L. Claudel, 918 rue du Canal, Nouvelle-Orléans, Lae.

Vendredi, octobre 30 1914.

Table with 2 columns: Fahrenheit, Centigrade. Rows for 7 h. du matin, Midi, 3 p. m., 6 p. m.

Rien que la Vérité

L'opinion est généralement plus sévère aux colporteurs des fausses nouvelles quand elles sont mauvaises. Elle a bien tort. La victoire balaye avec les autres pleutres les alarmistes, qui sont des pleutres d'esprit. Les inventeurs de victoires imaginaires déraient, s'il était possible, quelque chose de sa sainte beauté à la vraie victoire, si longtemps attendue, méritée par tant d'héroïsme, enfin forcée.

Nous avons été affligés, depuis trois jours, par les inventions de cette sorte de gens. Ils savaient, de source nécessairement sûre, que cent trains de prisonniers avaient été réquisitionnés à la gare du Nord, que le général von Luck avait été transporté au Val-de-Grâce, qu'une armée russo-belge, venue d'Ostende, avait passé la Meuse ou la Sambre. La source sûre, c'était un facteur qui avait vu un mécanicien, lequel avait vu un sergent, qui avait parlé à un officier du quartier général.

On lit dans le mémoire de Voltaire pour Donat Calas: "Un peintre, nommé Matis, dit que sa femme lui avait dit qu'une nommée Mandrille lui avait dit avoir entendu les cris de Marc-Antoine Calas, à une autre extrémité de la ville."

La nommée Mandrille est éternelle. C'est, quelquefois, une espionne.

Notre 75, nos remparts, nos admirables remparts, nos admirables remparts humains, nos grands chefs à l'œil clair, supérieurs à la fortune, ne sont pas notre seule force. Le calmé et la résolution de la partie de la nation qui n'est pas sous les armes, c'est aussi une force. On a

échoué à briser la force physique. Peut-être réussira-t-on à énerver la force morale ?

Tous ces colporteurs de fausses aventures de guerre ne sont pas des menteurs conscients. Incite, déjà, disait d'eux: "Fingunt simul creduntque," "ils inventent et ils croient à la fois." Mais place qu'ils ne mentent pas pour le profit, pour un autre avantage que de se faire écouter dans les cercles ou dans les débits, ils n'en sont pas moins maléficients. Le pays s'est fait une grande âme vaillante, tenace, prête à toutes les épreuves que couronnera la gloire la plus pure. Il n'y a de force agissante que dans la vérité. Il ne faut laisser venir à ce noble peuple que des paroles de vérité. La vérité que racontent les bulletins de l'armée n'est-elle donc pas assez belle ? Chez quels hommes de peu de foi n'éveille-t-elle pas les plus magnifiques espérances ? La victoire du Droit et de la Liberté n'est-elle pas certaine comme une vérité mathématique ?

Conscient ou non, imbécile ou perfide, il faut en finir, énergiquement, avec le commerce des fausses victoires. Laissons-le à "l'Agence Wolff."

POLYBI.

Semlin - Orsava

La bataille de la Marne a mis au second plan de l'intérêt les nouvelles qui parvenaient du front austro-serbe. Et pourtant! Ceux qui savent ce que furent les relations entre la Serbie et l'Autriche, l'infinie souffrance du peuple serbe devant la morgue autrichienne ont compris ce que signifiait la prise de Semlin et le bombardement d'Orsava. Ce sont pour moi des souvenirs qui semblent dater d'hier, et il y a pourtant plus d'un an, au moment de la paix de Bucarest, que j'étais là-bas.

Semlin surplombait Belgrade sur l'autre rive de la Save, au confluent du Danube. Pendant la première guerre balkanique, les projecteurs autrichiens de Semlin se faisaient un malin plaisir de fixer leurs rayons sur la vieille forteresse et le palais royal de Belgrade.

Il semblaient dire: "Pauvre petite Serbie, qui crois te grandir par des victoires en Méditerranée, tu demeures sous la suzeraineté autrichienne. Nous nous amusons de toi, nos monitors viennent se promener à une encablure des débarcadères de ta capitale. Les projections de Semlin, dardées sur les fenêtres du palais de ton roi, sont si puissantes qu'elles traversent volets et rideaux et empêchent ton souverain de dormir. Tu es beau te débattre, tu nous appartiens!"

Quel est le voyageur de l'Express-Orient qui ne se souvient de l'attitude de la police austro-hongroise à l'égard des voyageurs serbes? Le train de luxe quitte Belgrade à 10 h. 39 du soir; il est à 10 h. 50 à Semlin, soit onze minutes après. Dans le wagon-restaurant, vide à cette heure-là ou n'ayant qu'un ou deux consommateurs attardés devant une bouteille de bière ou un verre de fine champagne, trois policiers autrichiens sont venus s'installer avec une multitude de carnets, d'imprimés. Ils ont réclamé passeports, pièces d'identité avec une morgue insolente. Ils griffonnent des comptes rendus, des états signalétiques de deux douzaines de voyageurs du train de luxe, comme s'il s'agis-

sait de repris de justice dangereux (combien de millions le budget austro-hongrois est-il avalé pour ces services de police et d'espionnage?). Les serbes étaient traités en véritables suspects auxquels on paraissait n'accorder que par une faveur exagérée le droit d'entrer prunter le territoire austro-hongrois pour se rendre en Europe, l'Europe civilisée d'au delà du Rhin. A Semlin, il fallait descendre, passer entre une haie de policiers, de gendarmes à shako conique, exhiber à nouveau passeports et papiers. Mais dès qu'un étranger, persuadé qu'il n'était point nécessaire de se munir de toute cette paperasserie pour voyager en Europe, montrait les dents au lieu de passer, les sbires austro-hongrois, facilement intimidés comme tous les êtres de lâcheté, n'exigeaient plus rien, s'inclinaient, saluaient. Les Serbes, inconscients de leur force ou de la faiblesse de leur grand voisin, se faisaient humbles, acceptaient ce contrôle hautain la rage dans le cœur.

C'est pourquoi la prise de Semlin a pour les Serbes non seulement une signification stratégique considérable, étant donné la position de la ville au confluent des deux fleuves, mais une signification morale. Ils doivent ressentir ce qu'ont éprouvé les Français d'Alsace, qui depuis quarante-quatre ans ont passé à Deutsch-Avicourt, ont subi l'interrogatoire des gendarmes prussiens, ont dû passer par ce crible méprisant et grossier. Le nom de Semlin résume tout un régime, celui de la menace, celui de l'arrogance, celui de l'humiliation. Les Belgradois, de l'esplanade de Kalimegdan, regardaient Semlin comme la terre promise qu'une barrière et méchantes gens séparaient d'eux. L'horizon s'est maintenant éclairci, les jardins qui entourent la forteresse, après un mois et demi de bombardement ridicule et inefficace, connaissent la douceur des silences crépusculaires du proche automne. Le parc de Topchidera voit revenir les promeneurs dansant en ronde près de la petite chapelle perdue dans le feuillage. La Serbie touche, après tant d'années de souffrance, à l'apogée de sa histoire. Son rêve national va se réaliser.

Le canon qui vient de tonner à Orsava réveille-t-il un peuple voisin, encore hésitant à accepter l'appel de la destinée? Orsava est la dernière station hongroise à la frontière roumaine. C'est une forte bourgade de style allemand qui ne doit son importance qu'au fait de l'escalade des bateaux du Danube avant les Portes-de-Fer. Les Roumains souffraient là, comme les Serbes à Semlin, de l'arrogance hongroise. Visite fisco-policrière à bord des bateaux, dans les trains, les "Balkaniques" traités comme des inférieurs auxquels toutes les avanies étaient réservées, telles étaient les habitudes. Les Serbes ont démolé la gare d'Orsava. J'espère que leurs boulets n'ont pas épargné l'hôtel voisin du chemin de fer, ou un gargonnier nous mentit impudemment, de connivence avec les employés de la gare, sur l'existence du train de nuit à destination de Bucarest à la fin de juillet 1913.

Je revois encore à la frontière même le grand rocher sur lequel est gravé: "Rumania." Nous avions tenté de gagner en voiture la première station roumaine. La route suivait le Danube au milieu duquel la petite Ile d'Ada-

Soyez Heureuse

Des milliers et des milliers de personnes qui ont tout ce que le cœur désire, pour les rendre heureuses, sont méprisables à cause de leur mauvaise santé. Si vous êtes de ce nombre, cessez de vous tracasser et donnez à Cardui un essai. Il a donné la santé et le bonheur à des milliers.

PRENEZ LE VIN DE

Cardui

Le Tonique pour Femmes

Mme Delphinia Chanon écrit de Collins, Miss: "J'ai souffert terriblement de maux particuliers aux femmes. Nous avions essayé médecine, mais on aurait dit que je ne pouvais guérir. J'ai décidé d'essayer Cardui. Après l'avoir pris je devins de mieux en mieux tous les jours. Maintenant je me sens aussi bien que je ne suis jamais sentie." Essayez Cardui aujourd'hui!

Kalassi arborait un drapeau austro-hongrois remplaçant de fraîche date l'étendard du Prophète. L'Autriche avait mis la main sur l'Ilot, en amont des Portes-de-Fer, sans plus de façon. Ni la Serbie ni la Roumanie n'avaient protesté. Que pensent aujourd'hui les Roumains? L'exemple serbe ne dit-il pas ce qui est réservé aux peuples dont l'âme dépeuple la force et qui livrent le suprême combat pour la délivrance de leurs frères opprimés?

La mort d'un Basque

Si dans certaines de ses régions, des peuplades vivent d'une vie particulière et fermée, d'une vie presque nationale, la France n'a eu d'elles, à l'heure de la guerre, que des vertus solides, des soldats courageux, qui défendent hardiment son honneur et le sol national, patrimoine commun.

Un jeune soldat basque, appartenant au 48^e d'infanterie, de Bayonne, vient de mourir à Paris à l'hôpital de l'Institut, place Saint-Georges.

Imaginez-vous ce qui se passe dans l'une de ces jeunes âmes simples et sensibles, loin des siens, loin de sa femme, de ses enfants, loin surtout de sa petite maison blanche!

Un Basque mourir à Paris, dans un hôpital, entouré de religieuses, de jeunes femmes, d'un aumônier à robe violette, d'un "monsieur" inconnu de lui, infirmier, médecin, et peut-être, comme c'est le cas ici, membre de l'Institut!

Pauvre et chère petite âme! Chers yeux inquiets et curieux, brillants de fièvre!

Il était tout jeune encore, vingt-cinq ans, ce Basque, le premier dont on ait parlé. Il s'appelait Laurent Zabaletta. Originaire du canton d'Ustaritz, il fut blessé vers le 15 sep-

tembre dans la bataille de Verdun et conduit à Paris, à l'hôpital de la rue de Valenciennes, le 21, après une grave blessure. Depuis, le pied de sa jambe qui n'était qu'un simple abcès, se gangrenait. Il fallût l'amputer.

Dès qu'il s'aperçut que lui manquait une jambe il se fâcha très fort et avec quelques mots français il fit comprendre qu'il trouvait ridicule, étant revenu de la bataille avec ses deux jambes, d'en avoir perdu une dans son lit... pendant qu'il dormait!

Quel admirable trait d'héroïsme simple! Au lieu de gémir, il se fâcha, chercha des mots pour exprimer ce qu'il appelle sa honte et son ridicule! Mais la fièvre l'abat. Alors seulement, il se plaint doucement, sans aigreur, à la religieuse, ses grands yeux noirs humides, il se plaint qu'on lui ait enlevé sa jambe sans bataille.

Ah! la bataille! Ce mot est pour tous nos blessés comme un coup de clairon! Ils la veulent connaître et, connue, ils veulent lui revenir! C'est l'ivresse de la renommée anonyme, combien simple, combien touchante!

C'est bientôt le délire, l'agitation des dernières heures. Son regard éperdu erre sur les murs blancs, s'arrête parfois, s'accrochant à une vision de son village basque. Il parle bas... il ne parle plus français! C'est sa langue maternelle qui revient; il parle ainsi au bord de l'abîme où il va s'enfoncer, comme si c'était la dernière et irrésistible effort de l'instinct atavique.

Il parle sa chère langue... il prie Dieu en basque, appelle les siens et les recommande à Dieu, un basque! Les infirmiers, les dames de la Croix-Rouge l'interrogent.

Il répond à peine; deux mots français qui indiquent qu'il parle d'un enfant!

L'aumônier lui administre les derniers sacrements. Mgr. Baudrillard l'assiste, lui serre la main, le reconforte et lui donne l'absolution. En face de lui est un crucifix. Ses yeux ne le peuvent quitter. Sa face est crispée. Une souffrance inouïe se révèle qui fait de cette tête, une ce buste d'homme, la tête douloureuse, le corps d'un grand cœur espagnol, dont la vision poignante nous poursuit après la visite à une église ou à un musée de l'Espagne catholique, à l'Espagne de Goya.

Et quand il s'évade de cette extase où tout son passé lui est revenu, son passé de prières enfantines, son passé de famille et d'amour, il regarde longuement l'évêque qui est auprès de lui, essaie de lui sourire et baise longuement la croix que la religieuse tend à ses lèvres. Il meurt!

Il fut inhumé à Pantin, suivi à cette demeure, que je veux croire provisoire, par une foule énorme, de soldats, les honneurs étant rendus par des agents en armes.

M. Frédéric Masson lui dit un éloquent adieu: "Ce que nous savons de lui, c'est sa mort! Il est accouru de ses Pyrénées inviolées, pour défendre, contre la ruée des Barbares, la Patrie, l'Unité et l'Invisible. Dans le délire de son agonie, il a été maternellement tenu par ses mains s'efforçant à lui adoucir le terrible passage, il parlait doucement en sa noble langue basque et ces mots qui semblaient une météore d'amour, s'exhalèrent sans qu'on les comprit. La France les a entendus..."

CEST LE GOUT, C'EST L'AROME DU BAKER'S COCOA. Qui le rend si populaire. Une boisson absolument pure, délicieuse et saine, qui est le produit d'un mélange scientifique de graines de cacao de première qualité, soumises à un procédé perfectionné de fabrication. Demandez le véritable, fabriqué exclusivement par Walter Baker & Co., Limited Fondée en 1870 Dorchester, Mass.

Voilà comment mourût le jeune soldat basque, mort, inconnu, au champ d'honneur, à la dépeuille duquel l'Institut de France apporte l'hommage suprême et ému de la Patrie.

VICTOR TRESAUGUE.

La patronne de Paris

Invocation solennelle à Sainte-Genève

Au début de la guerre, dans les premiers jours du mois de septembre, une neuvaine de prières à sainte Geneviève avait été organisée par le curé de Saint-Etienne-du-Mont, en son église, qui garde le tombeau de la patronne de Paris. Quoi de plus naturel que d'implorer pour le succès de nos armes celle qui, au cinquième siècle, sauva Paris de la fureur des Huns et qui, au cours de notre histoire, a étendu sa protection sur la capitale en maintes occasions? La chaise qui contenait ses reliques était devenue le padoium de la cité parisienne.

Le cardinal Amette, qui se trouvait à Rome, au Conclave, dans les premiers jours de septembre, demanda au curé de Saint-Etienne-du-Mont d'organiser une nouvelle réunion de prières à sainte Geneviève, hier le 20 octobre, et les fidèles répondirent à cet appel plus nombreux qu'on ne s'imaginait. Plus de mille personnes furent présentes à la messe.

A quatre heures et quart, M. le chanoine Lenfant monta en chaire. Avec une belle ardeur patriotique et celle d'éloquence enflammée qui fut de lui un grand orateur populaire, il prononce un discours qu'on ne peut s'empêcher d'applaudir.

Après un large tableau des crimes commis par les Allemands depuis deux mois, il demande à ceux qui luttent sur le front de prier sans cesse pour eux et d'obtenir de Dieu, par l'intercession de sainte Geneviève, la victoire définitive de la France.

Dans une sorte de vision, il salua la cathédrale de Reims reconstruite aussi belle qu'autrefois, grâce aux largesses de tous les patriotes, grâce au talent, au génie des artistes du monde entier, qui tiendront à l'honneur de contribuer à la résurrection de cette merveille. Il voit l'Allemagne repentante; il voit la Serbie conquise; la catholique Belgique, la fière Angleterre, la puissante Russie et notre France chérie assurant la paix de l'univers et proclamant qu'il n'y aura plus

désormais de batailles que pour le triomphe du droit, de la justice et de la liberté. Puisse cette vision devenir une réalité.

Le cardinal Amette, qui préside la cérémonie, remercie et félicite les Parisiens d'être venus en si grand nombre pour invoquer la protectrice de Paris et de la France. "Il y a six mois, dit-il, nous avions fixé le 17 octobre la consécration solennelle de la basilique du Sacré-Cœur. Tout le monde comprend qu'en raison des événements cette cérémonie n'aura pas lieu à cette date. Comment pourrions-nous nous réjouir quand nos soldats lutteront encore sur le champ de bataille? Mais j'ai pleine confiance que cette solennité est ajournée à une date peu éloignée." Il termine en recommandant aux assistants de prier tous les jours et sans cesse pour la victoire définitive de notre pays.

Après un Salut solennel, la foule est venue s'agenouiller au tombeau de sainte Geneviève et le défilé s'est continué fort tard dans la soirée.

Edition Hebdomadaire de "L'Abelle"

Nous publions régulièrement, le samedi matin, une édition hebdomadaire renfermant toutes les matières... littéraires, politiques et autres... qui ont paru pendant la semaine, dans "L'Abelle" quotidienne. Cette édition, complète sous tous les rapports, est fort utile aux personnes qui ne peuvent acheter le journal tous les jours, ou qui désirent tenir leurs amis ou correspondants européens au courant des affaires de la Louisiane. Nous le vendons soubande dans nos bureaux à raison de 10 cents le numéro.

HYDROTHERMASSE (chaud) MASSAGE. Procédé scientifique de bains locaux. Meilleur qu'une semaine au bord de la mer ou dans le montage. Traitement de deux heures. Dames, de 3 à midi; messieurs de 1 heure à 5 heures et tout le dimanche, \$1.00 par traitement. Six séances pour \$5.00. Chiropratique, massage. Dorois \$1.00; \$2.00 par mois. Douche et natation, 50c; 25 pour \$10.00. Leçons de natation. 728 rue Gravier. M. et MME ROBERT OSBORNE.

WEAR THE ROBERT. Nos montres sont sous garantie. H. J. ROBERT. OPTICIEN. 205-207 rue Carondelet. Phone Main 4870. Spécialiste.

Feuilleton de l'Abelle de la Nouvelle-Orléans

LE Roman d'une Mère

PAR MAXIME DUROSIER (Suite)

Et la fille poussa Puyvardat dans une sorte de petit salon tendu d'andrinople, où s'étaient en bonne place les certificats de la dame de céans.

Une minute s'écoula, puis la tenture d'une portière se souleva et une femme d'une quarantaine d'années fit son entrée.

D'un regard, elle parut soupeser ce que pouvait valoir le nouveau client; il était facile de voir que ce n'était point là un mari tremblant, effrayé de la venue de son premier né, non plus qu'un bon papa qui voit s'augmenter sa famille, un amoureux craignant pour les jours de sa maîtresse; avec ce visage calme, jamais de la vie, non; c'était plutôt un homme rangé, ayant une mauvaise plaisanterie sur les lèvres, quelque filleule séduite et rendue à père.

— Bon, cela, pensa Mme Sauvignot. Mais ce fut de son ton le plus aimable qu'elle dit: — Vous pouvez parler, monsieur, nous sommes bien seuls et la discrétion fait partie de notre ministère; notre maison est le confessionnal, rien de ce qui entre ici ne sort de là.

Et d'un geste très digne, elle montrait la porte.

Puyvardat l'arrêta. — Je ne viens pas pour réclamer vos soins, madame, mais pour avoir des renseignements sur une famille que vous devez connaître, car elle habitait, il y a peu de temps encore, votre quartier.

— Voici ce dont il s'agit, commença Puyvardat; avez-vous connu une famille du nom de Braguemond, qui habitait un petit hôtel dans cette rue, dont elle a déménagé il y a environ quinze mois.

— Braguemond? Je crois bien fit la sage-femme; des gens très riches, et pas regardants; ah! pour ça non, c'était aussi chez eux, ils avaient même une jolie fille. Mlle Claire. Ah! elle était bien connue du pauvre monde, je vous assure. La mère était une orgueilleuse qui ne valait pas cher, mais la petite était douce et pas fière.

Puyvardat était tout oreilles. — Parfaitement! c'est bien, cette famille-là que je cherche; et le père, quel homme était-ce?

— Un gros, ni trop jeune, ni trop vieux, l'air souvent ennuyé, et regardant toujours dans la rue, de droite et de gauche, comme un âme en peine.

— Tiens, qu'est-ce qui pouvait l'inquiéter ainsi?

— Dame, on ne sait pas; ces étrangers qui débarquent comme cela un beau jour en France, n'ont quelquefois pas la conscience tranquille. Mais n'est-ce pas, ça c'est l'affaire d'un chacun; et du moment qu'on est riche et qu'on fait gagner le pauvre monde, point n'est besoin de lever le couvercle de la marmite pour voir ce qui bout dedans.

— Certainement. Mais vous êtes sûre que c'étaient des étrangers? Je les croyais du pays, des environs, m'avait-on dit.

— Ah, pour cela non. J'en suis sûre, ils venaient tout droit de Belgique!

— Tiens, c'est drôle, dit Puyvardat, bon enfant. — Drôle, non; il y en a tous les jours, des gens qui viennent de Belgique, c'est si près, en une enjambée on passe la frontière, et damel...

— C'est souvent fort commode de pouvoir passer la frontière comme cela.

— Alors, ces Braguemond qui avaient passé si joyeusement la frontière, étaient vous le croyez?

— Oh! je ne crois rien du tout, c'était d'autres gens très riches, voilà tout ce que je peux vous dire.

La sage-femme se leva. — Je suis obligée de vous quitter, monsieur, car je dois aller voir une pauvre fille nouvellement mère qui m'attend avec impatience; elle est dans une détresse.

L'homme d'affaires ne fit pas la sourde oreille. Il se leva, et prenant un nouveau louis dans sa bourse.

— Pour cette pauvre fille, madame. La matrone esquissa un sourire et la pièce d'or disparut dans sa poche.

Puyvardat se dirigea vers la porte. — Merci, madame, encore une fois, pour les quelques renseignements que vous m'avez donnés, rien de plus sur cette famille, car j'ai un de mes amis qui vous en aurait été bien reconnaissant.

Il s'apprêtait à sortir, quand Mme Sauvignot s'écria tout à coup: — Ah! mais ne parlez donc pas si vite, voilà la mémoire qui me revient; attendez donc, moi qui oubliais... mais j'ai donné mes soins à une de leurs bonnes, une petite très gentille qui était mariée avec leur valet de chambre; elle en disait de belles sur leur compte, oh! je vous assure; elle était de Belgique et elle a voulu s'en retourner dans son pays; ils lui ont payé le voyage, à elle et à son mari, et ils sont partis avec une malle pleine de cadeaux.

— Ce n'était pas naturel. — N'est-ce pas? Mais, à ce qu'il paraît, ils

étaient renseignés tous deux, et ils parlaient quelquefois trop, disant que leur monsieur était un vieux coquin qui était parti de chez lui après avoir fait des bêtises.

— Ce n'était peut-être pas vrai? — Cela se peut, mais vous savez bien le proverbe: "La où il fume, on a fait du feu."

Cette fois, Puyvardat savait ce qu'il désirait connaître, il salua, remercia et sortit.

Il était tard, la nuit était venue, mais l'homme d'affaires ne s'en apercevait même pas, il navigait en pleine espérance. Il rentra chez lui, se fit servir un bon petit dîner qu'il dévora de l'appétit d'un homme satisfait de lui-même.

De temps en temps, il s'arrêtait dans son repas pour se froter joyeusement les mains, et, tout seul, murmurait en se flattant: — Quel flair, mon vieux Puyvardat! Des canailles, ces châtellains ces millionnaires! des voleurs, peut-être! Ah! ah! de Beaujeu, mon ami, vous êtes un veinard! La Jolie Claire va devenir votre femme; vous paierez vos dettes et vous serez l'homme le plus heureux de la terre, si vous savez entrer dans la peau du sage.

Le lendemain, vers neuf heures, comme M. Puyvardat venait de s'asseoir dans son cabinet, en tête à tête avec ses dossiers, un petit coup de sonnette bien discret retentit dans son antichambre.

— Tiens, je parie que c'est le larbin des Tourelles, fit l'homme d'affaires, en relevant la tête; allons, il a été exact au rendez-vous, il dira tout ce qu'il sait.

Presque aussitôt la porte s'ouvrit et un gamin, à l'air fûté, parut. — C'est un monsieur qui a refusé de dire son nom, mais il assure qu'il vient sur une convocation de monsieur.

— C'est bien, qu'il entre!